

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



T. BEAUGRAND
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :
Un an..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :
35 St. Gabriel.

LADEBAUCHE
Rédacteur-en-chef.



FEUILLETON du CANARD

LES CAMPAGNES d'un ROTÉ

PAR
AMÉDÉE ACHARD.

(Suite.)

Des gouttes de sueur perlaient sur le front de M. Saponnière. Tous les yeux étaient sur lui. L'horrible terreur qui le tenait cloué sur son fauteuil céda sous la révolte de l'amour-propre. Il parvint à se relever.

— Demain ? dit-il en s'efforçant de ricaner, monsieur a la prétention de me tuer demain ?... Eh ! bien ! nous verrons demain.

Et il fit un pas vers la porte pour sortir, mais Fernand lui barra le passage.

— Non pas, s'écria-t-il : vous m'êtes apparu, vous pourriez disparaître !... Vous ne savez donc pas que mon père vous a cherché pendant trois ans ?

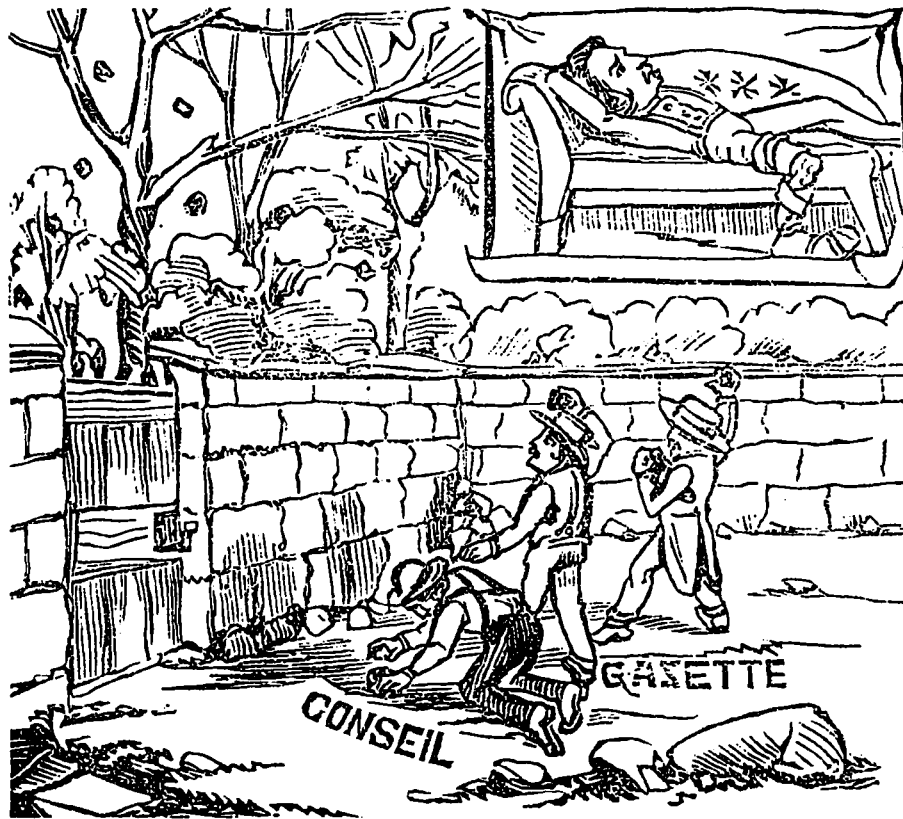
Il regarda la pendule, et se tournant vers sir William :

— Monsieur, reprit-il, il est trois heures... à huit heures, il fera jour ; je vous confie cet homme, que j'attendrai au bois de Boulogne, sur la route des fortifications, devant la mare d'Auteuil. Vous m'en répondez sur votre tête... Quelles que soient les conditions qu'il propose pour le duel, je les accepte.

Sir William s'inclina, et remplissant une coupe de vin de Champagne il la présenta à M. Saponnière.

— La coupe est remplie, il faut la boire, dit-il.

M. Saponnière prit la coupe machinalement ; il regardait Fernand qui s'éloignait ; ses dents claquaient. Il voulut boire, le vin s'échappa de la coupe et se répandit sur son gilet.



Quand le chat n'y est pas, les souris dansent et les bleus jettent des pierres dans le jardin de leur ami Chapleau.

— C'est impossible !... Vous allez me laisser partir ! s'écria-t-il, rendu tout à coup à sa lâcheté première.

— Sans aucun doute, répondit l'Anglais, ma voiture est à la porte, vous pouvez y prendre place. Où vous irez, j'irai. Ne craignez pas de fatiguer mes chevaux ils sont excellents... et à huit heures, eussent-ils fait dix lieues, nous arriverons à la mare d'Auteuil. Diable ! mon cher monsieur, je réponds de vous sur ma tête et vous êtes un trop galant homme pour m'exposer à la perte.

M. Saponnière passa la main sur son front.

— Mais ce n'est pas sérieux ! reprit-il en s'efforçant de rire, il y a si longtemps de cela !... J'étais si jeune !... J'ai peut-être exagéré... Il y a une foule de détails dont je ne me rappelle plus.

La terreur folle de cet homme inspirait un dégoût profond à la

Madone.

— Eh ! dit-elle avec l'accent du mépris, quand on tue, on se bat !

M. Saponnière vit que tout le monde le regardait. Un per de sang lui revint au cœur.

— Bien, dit-il, nous nous battons au pistolet.

Cependant Fernand était retourné au chalet d'Auteuil. Il voulait voir M. de Maura et l'embrasser, sans lui rien dire de la scène qui venait d'avoir lieu ; peut-être aussi éprouvait-il le besoin d'écrire à Léonie et à Marcelle. Le souvenir de l'un l'obsédait, mais l'image charmante de mademoiselle Duoudray passait devant ses yeux. Il voyait son triste et doux sourire.

— J'aurais tout donné pour qu'elle fût heureuse ! pensa-t-il.

Fernand comprenait que le duel dont quelques heures le séparaient à peine serait fatal pour l'un des deux

adversaires. Il le voulait terrible, implacable.

Son père dormait encore lorsqu'il arriva au chalet d'Auteuil. Il entra dans sa chambre.

M. de Maura s'assit à bas de son lit.

— Qu'est-ce ? dit-il. Fernand ne savait que répondre. Il commença l'entretien par des paroles en l'air. Il ne croyait pas qu'il fût encore de si bonne heure ; il n'avait pas sommeil.

— Embaissez-moi, je me retire, dit-il.

— Ce n'est pas cela, répondit M. de Maura, parle... il y a quelque chose.

La longue habitude qu'il avait de tout dire à son père ne permit pas à Fernand de garder plus longtemps le silence sur ce qui venait de se passer. Lentement et cédant malgré lui à l'ascendant de l'autorité paternelle, il

livra d'abord le secret de la provocation, puis enfin le nom du meurrier.

Au nom de M. Saponnière. M. de Maura leva les mains au ciel.

— C'était lui ! s'écria-t-il... Ah ! je pourrai donc venger Alice !

Un cri d'une douleur depuis vingt ans contenue fit tressaillir Fernand.

— Vous ? dit-il... Mais j'ai provoqué M. Saponnière... je l'attendais, il est à moi !

— M. Saponnière me trouvera devant lui.

— Mon père !

M. de Maura s'empara de la main de Fernand. L'expression d'une volonté absolue se lisait sur son visage.

— Jamais, tu le sais, reprit-il, je n'ai fait usage, dans toute sa rigueur, de l'autorité que me donne ce nom que tu viens de prononcer... Mais, s'il en était besoin, je l'invoquerais aujourd'hui... Je me battrais avec le misérable que tu as rencontré. Tu me remplaceras s'il vient à me tuer.

Fernand comprit que la résistance était impossible.

— Voici la première fois, dit-il, que je cède avec angoisse à l'appel de votre choix ; cependant, puisque vous le voulez, j'obéirai.

À huit heures, M. de Maura et Fernand se rendirent ensemble à la mare d'Auteuil ; un jour livide se traîna entre les arbres dépouillés. C'était au cœur de l'hiver. La neige durcie c'aquait sous les pieds ; on n'entendait pas d'autre bruit que le froissement des branches que le vent du matin agitant. Quelque temps le père et le fils marchèrent en silence dans l'épaisseur du bois. Bientôt cependant un bruit sourd de roues courrant sur le verglas arriva jusqu'à eux. Une voiture s'arrêta non loin de là, sur la route, et trois hommes s'engagèrent dans un senti.

— C'est lui, dit M. Maura, dont le sang ne fit qu'un tour.

M. Saponnière était d'un pâleur mortelle. Un instant les yeux de M. de Maura et les siens se rencontrèrent. Jamais ils ne s'étaient vus depuis le jour où tout à coup M. Saponnière avait paru dans la villa de Montmorency, entre le comte et mademoiselle Frimond ; il voulut d'abord affecter une assurance qu'il n'avait pas ; mais bientôt ses paupières s'abaissèrent une frisson glacial le parcourut tout entier et il s'éloigna de quelques pas.

Sir Williams s'approcha de Fernand.

— Eh ! eh ! dit-il en ricant, les gens que vous donnez à garder à vos amis ne sont pas commodes... j'ai eu grand-peine à ne pas perdre celui-ci de vue... Le pauvre homme avait des velléités surprenantes de se promener au loin... Je crois même qu'un voyage dans les pays les plus sauva-

ges ne lui aurait pas été désagréable. Le nom seul d'Auteuil lui donnait de petites attaques nerfs fort divertissantes, et deux fois, saisi d'un besoin de locomotion, il a failli sauter par la portière.

— Toutes les conditions de notre rencontre sont-elles réglées ? demanda Fernand.

Sir William devint grave. Il comprenait, à l'air de Fernand, que ce n'était pas l'heure de plaisanter, mais depuis le ori poussé par la Madone, sir William le détestait presque.

— M. Saponnière a fait choix du pistolet, dit-il.

Fernand fit un signe de tête approbatif.

— De plus, ajouta sir William, mon aimable convive a voulu que chacun des combattants eût deux coups à sa disposition.

— C'est bien, reprit Fernand.

— Une distance de quarante pas vous séparera ; aussitôt que j'aurai frappé des mains, vous marcherez l'un sur l'autre, aussi longtemps et aussi rapidement que vous le voudrez. Le signal du départ donné, le feu commença à volenté. Si personne ne tombe après les quatre coups, on rechargera les armes ; acceptez-vous ces conditions ?

— Oui.

Fernand fit un pas vers M. Saponnière.

— Monsieur, dit-il, les conditions de ce duel sont telles que je n'en aurais pas choisi d'autres ; un seul point cependant reste à régler entre nous ; mais celui-là, je le pense, vous importera peu. Votre adversaire, ce n'est plus moi : mon père me remplace.

M. Saponnière fit un pas en arrière. Il s'était trouvé une fois en présence de M. le comte de Maurs et il s'en souvenait.

— Je ne connais pas M. le comte de Maurs, dit-il précipitamment ; seul vous m'avez provoqué, je n'ai affaire qu'à vous ; je ne me battrai qu'avec vous.

Fernand retourna auprès de M. de Maurs et lui fit part de la réponse de M. Saponnière.

— Je ne dis pas que cet homme qui est là, près de sir William, n'ait raison, ajouta-t-il, mais l'heure n'est pas propre aux explications... Laissez-moi reprendre la place que le hasard m'avait donnée, c'est le moyen le plus simple d'éviter tout retard.

— Tu crois ? répondit M. de Maurs.

Il fit quelques pas du côté de M. Saponnière, et tira sa montre :

— Monsieur, dit-il, vous avez trois minutes pour vous décider ; si vous hésitez encore, quand cette aiguille marquera huit heures et demie, aussi vrai que je m'appelle Pierre de Maurs, je vous ferai sauter la cervelle.

Sir William, qui était auprès de M. Saponnière, salua gravement.

— J'ai l'honneur de connaître M. le comte de Maurs, dit-il, et je puis affirmer que jamais il n'a manqué à sa promesse.

Un tremblement nerveux agita le visage de M. Rémy Saponnière de Blévens.

— Faites charger les armes, dit-il tout à coup.

M. Saponnière, qui faisait parti d'une société d'amateurs habitués à fréquenter les tirs, avait lui-même choisi les armes dont on devait se servir ; il les connaissait de longue date et passait pour un tireur de première force. Son adresse à briser des poupées pouvait tenir lieu de bravoure.

— Allons ! pensa-t-il, je tirerai avant même qu'il ait levé le bras... Quand on suit mouche à tout coup, on est sûr de frapper un homme au cœur.

Les préparatifs du combat ne furent pas longs. Sir William chargea les quatre pistolets, tandis qu'un autre mesurait les pas. On présenta les armes par la crosse aux deux adversaires, qui furent conduits aux extrémités de la distance parcourue par le témoin. M. de Maurs et M. Saponnière tenaient un pistolet de chaque main.

— Qu'avez vous donc ? demanda sir William à M. Saponnière, qu'il venait d'arrêter à sa place.

— Moi, rien... c'est le froid... cette matinée est glaciale ! répondit l'ancien marchand.



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous les mois.

Annances : Première insertion, 10 centins par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD,
Boite 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 27 Août 1887



LE PIED DE M. CHAPLEAU

Ayant entendu parler de l'accident dont l'hon. M. Chapleau a été victime à bord du steamur qui le conduisait en Franco, nous avons tenu à être renseignés sur l'état exact de sa précieuse santé.

Notre reporter Tépafou a été délégué, avec ordre de ne reculer devant aucun sacrifices pour nous donner des nouvelles dans le plus bref délai.

Tépafou s'est installé sans perdre une minute sur le dos de la balcine qu'il a capturée près de l'île Baratari-na et a mis le cap sur le Havre.

Trois jours après son départ, il a fait sa réapparition dans les bureaux du *Canard*, et nous a raconté ce qui suit :

« Mon voyage s'est effectué avec la plus grande célérité, et il eût été tout à fait charmant si ma balcine, imparfaitement dressée encore, n'eût eu la fantaisie très pardonnable pour elle, mais très ennuyeuse pour moi, de plonger plusieurs fois par jour.

« A mon arrivée au Havre, je fus reçu par une députation de sénateurs et de députés ayant à leur tête le président de la République Française.

« Je payai une traite à toute la députation et me fis conduire à la résidence de M. Chapleau.

« Je trouvai celui-ci étendu sur un lit de sangles et entouré d'un groupe de personnages à figures sévères. Sur une table, étaient déposés des instruments de chirurgie que l'honorable ministre regardait d'un oeil épouvanté.

« Les personnages à figures sévères étaient, vous l'avez deviné déjà, des chirurgiens qui se consultaient sur l'opportunité de couper la jambe du grand homme.

« Veuillez-vous retirer, leur dis-je je veux parler à votre client.

« Il viddrent les lieux...

« Quand je fus seul avec M. Chapleau, je lui tâtai le poul et lui dis :

« Je vois que vous n'allez pas comme sur des roulettes, mon vieux ; vous n'avez pas de chance...

« — Ne m'en parlez pas ; j'ai une déveine épouvantable ! Je me suis à moitié cassé une jambe, et pour comble de malheur, mes amis commencent à jeter des pierres dans mon jardin pendant que je suis absent du Canada.

« — Laissez-les faire ; les absents ont toujours tort... et quand vous serez de retour, faites pendre tous ces gail-lards-là, ce sera un ouvrage méritoire, car vous aurez purgé quelque peu le pays.

« — Vous avez raison. Mais changeons de conversation, je vous prie. Les chirurgiens me conseillent de me faire couper la jambe et je vous avouerai que cela ne me sourit guère... toutefois, comme j'ai une confiance absolue dans votre sagesse, je vous prie de me donner un conseil ; quel qu'il soit, je le suivrai.

« — Mon cher M. Chapleau, si vous aviez vingt ans, je vous dirais : gardez votre jambe, elle vous servira pour faire votre chemin dans le monde. Mais puisque votre chemin est fait, je vous dirai : Faites-vous couper cela sans perdre un instant et ordonnez que votre pied soit enterré ici. De cette façon, si une occasion se présente pour vous faire élire empereur, vous ne la laisserez pas échapper, car vous aurez toujours un pied en Franco !...

« M. Chapleau fut tellement frappé de la haute valeur de mon conseil que, avec la rapidité de l'éclair, il s'arracha un pied et alla l'enterrer lui-même dans le jardin de son habitation. »

UN COMBLE.

On m'a cité bien des combles, et ma mémoire en a retenu quelques-uns parmi les plus intéressants. Je sais, par exemple, que le comble du zèle pour un gendarme, c'est d'arrêter sa transpiration ; que le comble de la distraction, c'est, en rentrant chez soi avec un riflard dans l'intention de se cousser, de mettre le parapluie dans le lit et de se placer soi-même dans le porte parapluie... j'en sais encore plusieurs, tous plus escornifiants que les autres, que je ne citerai pas par considération pour mes lecteurs, car je sais que les combles sont des trains express pour aller à la Longue-Pointe.

Cependant, il en est un que je ne puis passer sous silence, car il est véritablement stupéfiant : Ce comble, c'est d'entendre la *Minerve* accuser les libéraux de corruption dans le comté de Laprairie... M. Tassé doit pourtant savoir mieux que tout autre que \$135,000 ont été dépensés pour acheter des voix au Dr. Brien...

Cette vicille feuille de chou conservatrice accusant les libéraux de corruption électorale !... Si ce n'est pas là le comble de l'impudence !

Après celui-là, on peut tirer l'échelle !

CHAVIREMENT GENERAL.

Caraspitu ! savez-vous que ça commence à devenir sérieux ?

Les femmes ont juré de supplanter les hommes, et elles y arrivent. Les voilà conseillères municipales. De là à la députation, il y a qu'un pas, et elle le feront, car comme dit Molière :

...Quand une femme en tête a sa folie !...

Laissons-les faire... Seulement, il me semble qu'il serait de toute justice, puisqu'elles veulent nous remplacer, qu'elles ne choisissent pas exclusivement les sinécures. Que diable, si elles prennent toutes les bonnes places, que deviendrons-nous ?

Il ne faut jamais faire les choses à demi. Si elles se décident à se mettre *charettes, conducteurs de tramways, vidangeurs et policewomens*, alors, j'applaudirai à leur entreprise.

Savez-vous que c'est une idée lumineuse et très avantageuse pour nous qu'elles ont là, ces braves femmes !

Les hommes n'auront plus qu'à se croiser les bras ; ils se feront rechercher en mariage, ils recevront des orbicelles, des présents de nocce. Puis, une fois mariés, ils n'auront pour toute besogne, qu'à écumer le pot-au-feu et ravander des vieux bas.

Toute leur existence ne sera qu'un long cigare arrosé de verres de bière... ça sera charmant !

Elles ont commencé leur œuvre de chavirement... Fasse le ciel que Stockton n'ait pas à se repentir de les avoir lancées dans la carrière !

CORRESPONDANCE

A un churi. — *Stc. Rose.*

Il ne faut pas confondre la feuille de chou la *Minerve* avec la *Minerve*, frégate. Ce serait faire une grande injure au gouvernement français. (Le rédacteur du *Violon*, qui me paraît avoir oublié la nationalité de ses ancêtres, — à moins toutefois que ceux-ci ne soient des Hurons, — écrit *franç* pour faire de l'esprit.)

Il n'y a aucun rapprochement à faire entre la frégate et la feuille de chou. On nous assure que, chaque jour, quand un paquet de journaux arrive à l'adresse du commandant, la *Minerve* est soigneusement séparée des autres feuilles. Un marin (le gibier de poulaine), la saisit à l'aide d'une pincette et la désinfecte avant de la laisser pénétrer à bord.

Nous ne pourrions trop louer cette sage précaution ; mais nous nous demandons pourquoi M. Tassé ne passe pas, lui aussi, à la désinfection, avant d'être admis à mettre ses larges pieds sur le pont du navire.

Sûrement, on ne le connaît pas... car sans cela...

C'est que c'est dangereux, par ces temps de choléra !...

LE PUFFISME AMERICAIN.

— Quel est le tarif pour la Californie, ce matin ? demande dornidrement un voyageur pressé en faisant irruption dans la salle des billets à Chicago.

— Quand partez-vous, monsieur ? fait l'agent.

— Par le premier train.

— Très bien, monsieur : voici notre billet, c'est un compartiment dans le wagon-lit, et ceci est le dollar que vous aurez sans doute à payer comme pourboire au surveillant. Vos repas vous seront fournis contre la présentation de ce ticket et, si vous voulez bien passer dans la pièce voisine, le tailleur de la compagnie va vous fournir un costume complet de voyage. Maintenant, avez-vous besoin d'argent ?

— Parce que, vous savez, vous voyagez en 1^{ère} classe ?... Non !... Parfait alors. Le train partira aussitôt que vous aurez endossé votre nouvel habillement. Veuillez bien vous souvenir de nous toutes les fois que vous irez en voyage, et recommandez la *Lariat Line* à vos amis et connaissances.

Un de ces jours, nous entendrons peut-être réclamer à la tribune de la Chambre des améliorations semblables. Seulement, si on en arrivait jamais là, les contribuables sauraient ce que cela leur coûterait.

Belle Pièce Municipale.

Voyez, lecteurs, la curieuse adresse suivante d'un municipal à ses administrés :

« Nous, maire de la ville de.....

district de..... province de.....

« Vue l'époque du 22 octobre courant ; vue la proposition du sieur R., vu les vœux du 51^e conseil général favorable à l'imposition des chiens et des chiennes ici, vu que le chien de la Cato a mordu le petit de messieu le curé, vu que nous ne pouvons manqué d'être favorable à votre gouverneman en forsa les chiens à paier l'impôt ;

« Attendu : que la ville de Montréal a prise une arête polioipal qui n'a pas été démantie par notre gouverneman ;

« Vu que les chiens se battent souvent entre eux et donne ainsi le mauvais exemple à la jeunesse. Vu que la Belgique et l'Angleterre ont adoptées contre les chiens des mesures qui les honore. Voulaant faire jouir tous nos sujets de tous les bienfets d'une bonne administration nous nous faisons honneur de les prévenir que le conseil municipal assisté de nous Mairo, a été arrêté ainsi qu'il suit :

« 1. Tous chiens, qui, sans permission, suivra la voix publique, sera arrêté ; s'il résiste, il sera tué.

« 2. Tous chiens devra paier une cote personnelle de cinq francs si c'est un chien de luxe, et de deux francs si c'est un chien d'utilité publique ou particulière.

« 3. Les mètres des chiens seront tenus concurremment avec eux de paier cette sômme.

« 4. Tous chien qui passera sa vie avec une muselière qui lui empêche de ouvrir sa gûle ne devra rien.

« 5. Tous chien devra porter au cou au dessus de la tonat, une plaque nemrottée d'un numéro qui serait une quittance déchargente de son personnel, et on ne lui dira rien.

« 6. Les articles ci-dessus regardent les chiens des deux sexes qui doivent être bien surveillés.

« Fet dans la Mairio sur la fenaitre qui regarde la Rue Publique, le 22 du mois d'octobre l'année 1869.

« Nous maire de.....

LE BEBLIN

Un observateur a découvert que le rire se divise en plusieurs catégories. Il y a le rire en A, en E, en I, etc., etc.

Or, il paraît que chaque rire correspond à un état moral particulier.

Les personnes qui rient en A sont franches, loyales, aimant le bruit et le mouvement, et sont parfois d'un caractère versatile et changeant.

Le rire en E est le propre des flagmatiques et des mélancoliques.

Le rire en I est celui des enfants, des personnes naïves, serviables dévouées, timides, irresolues.

Le rire en O indique la générosité et la hardiesse.

Évitez ceux qui rient en U, ce sont les misanthropes.

EN COUR.

L'accusé. — Oui, j'ai bousculé monsieur, parce qu'il me regardait de travers et qu'il persistait à me regarder de la sorte.

Le juge, au plaignant. — Est-ce vrai ?

Le plaignant. — Oui, mon juge, mais je ne pouvais pas faire autrement.

Le juge. — Ou a-pu-t toujours, quand on veut, ne pas regarder les gens d'une manière offensante ?

Le plaignant. — Pas toujours, mon juge.

Le juge. — Allons donc.

Le plaignant. — Mon juge, je louche.

Deux jeunes vagabonds passent devant la nouvelle Morgue de Paris. (On sait que c'est là que l'on apporte les corps des noyés, pour que les parents viennent les reconnaître.)

— Entrons, dit le plus âgé.

— Non, je n'ose dit l'autre.

— Que t'es bête ! c'est très gai là-dedans... Et d'un luxe comme meubles !... Tout est en noyer ! (noyés.)

COUACS

Au foyer d'un théâtre français :
Le régisseur, un vieux qui n'a qu'un oeil, s'adressant à une utilité :
— Espèce de crétin, pourquoi prononcez-vous mon-sieur le commandeur au lieu de me-sieur ?

Entre débiteur et créancier :
— Je vous répète, mon cher monsieur, que vous n'avez pas à vous inquiéter. Je vous paierai un jour ou l'autre.

— Un simple question, moussié : Un obchet creux, c'est un objet creux, n'est-ce pas ? Et un obchet congave, c'est un obchet creux ?

Lors de la guerre l'indépendance Américaine, un habitant de Québec ayant été arrêté à Philadelphie, est condamné à être pendu comme espion : le malheureux s'écria, sur l'échafaud !

— Dialogue entre un volontaire du 2nd bataillon de milice canadienne et son sergent :

— Permettez moi de vous dire, carabinier, que vous vous êtes laissez enduire d'erreur.

George L*** arrive un jour chez un sien parent, médecin pratiquant depuis un certain nombre d'années à St... Or George avait la manie de prendre plusieurs doses de Tords-Boyan, par jour, ce qui le mettait roudelet, le soir.

Après une distribution de prix. — Comment, mon petit Tomy, tu n'as pas eu un seul prix ?

Un honnête Irlandais se trouvant dans une société où l'on reprochait aux anciens Seigneurs de prendre le dixième de ce que possédait le pauvre s'écria :

Au sortir d'une réunion publique, un citoyen cause d'une air furibond avec sa citoyenne.

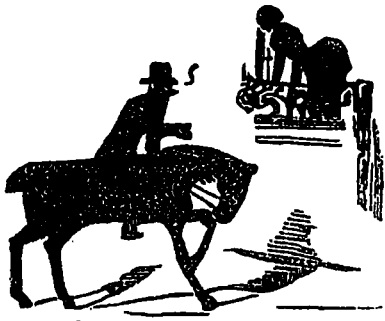
On parle, au Ramolli club, d'un récent et scandaleux procès.

CHARADE

Quel portier N'a mon premier ! Qui ne s'est abreuvé De mon dernier ? Qui n'a rêvé A mon entier ?

Le lecteur qui nous enverra le premier la réponse à cette charade aura droit à un abonnement d'un an au Canard.

UNE INCORPORATION



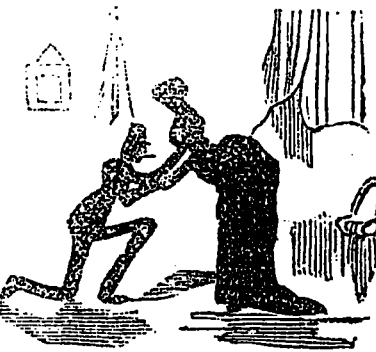
M. Arthur, en se promenant à cheval un beau dimanche, aperçoit un jeune et beau patron qui fait palpiter son cœur.



Le lendemain, il rencontre son ami Dupiton à qui il fait part de ses palpitations... Ça se trouve rudement bien... Dupiton est au mieux avec la famille de la belle Anasthasie.



Deux jours après, Dupiton présente le jeune Arthur à sa future femme et à ses futurs beaux-parents.



Arthur profite d'un moment où la belle-maman est sortie avec le beau-papa pour faire à Anasthasie une peinture fantastique de son amour.



Deux mois après, le salon de la famille d'Anasthasie est illuminé à giorno, et l'on y danse avec un entrain diabolique : C'est la noce d'Arthur et d'Anasthasie.



Pendant un moment de repos, les nouveaux mariés se sont faufilés en catimini dans un boudoir désert. Arthur regarde Anasthasie ; Anasthasie regarde Arthur et, résultats d'une attraction invincible, ils tombent dans les bras l'un de l'autre...

ON DEMANDE la biographie du chien de M. Cormier, afin d'être en mesure de préparer sa notice nécrologique. Envoyer tous les renseignements au bureau du Canard.

STYLE EPISTOLAIRE

LE MANUEL DU PARFAIT SECRÉTAIRE.

LETTRE D'UN MATELOT A SON PERE (A l'usage de l'équipage de la "Minerve")

CHER PAPA,

Je mets la main à la plume pour vous dire que nous sommes arrivés dans le Saint-Laurent, à Montréal. Les Montréalais sont des braves gens, mais ils ont de drôles d'habitudes : Ainsi, par exemple, chez nous, les jeunes gens se promènent, dansent, s'amuseent enfin, avec leurs bonnes amies ; ici, pas du tout ; s'ils se promènent, dansent, etc., c'est toujours avec leurs patrons !

DANS LA RUE

Les deux petites sont en deuil Et la plus grande — c'est la mère — A conduit l'autre jusqu'au seuil De l'école primaire.

Ede inspecte dans le panier Les tartines de confiture Et jette un coup d'oeil au dernier Devoir du cahier d'écriture

Puis, comme c'est un matin froid Où l'eau gèle dans la rigole, Et comme il faut que l'enfant soit En état d'entrer à l'école.

Ecartant le vieux chape noir Dont la petite s'emmitouffe, L'aînée alors tire un mouchoir, Lui prend le nez et lui dit : soufle.

Art. 685 C. C. B. C. } RENONCIATION A UNE SUCCESSION No. 52 } D'UNE PERSONNE VIVANTE. 10 Août 1887

A Comparu, Dame A... P... dit M... épouse de M. O... alias O... B..., journalier, de la Ville des L... et de vin et d'impôt autorisée par son dit mari pour l'effet des présentes.

Lesquels par les présents ont volontairement renoncé et renoncent, dès maintenant et à toujours à leur part et portion mobilière et immobilière qu'ils ont et pourront avoir dans la succession future de l'ame T... F... épouse de défunt A... P... dit M..., leur mère et belle mère, lors de son ouverture.

Cette renonciation est ainsi faite pour demeurer quittes et déchargés des dettes que la dite succession peut et pourra devoir lors de son ouverture, et est en outre faite en faveur de monsieur T... P... M..., bourgeois, de la Ville des L... leur frère et beau-père, à ce présent et acceptant les dits droits de succession pour en faire sa propre et personnelle affaire dès ce jour et à toujours.

A signé le Notaire.

Quel est la note la plus aïerte de la musique ? — C'est le ré-actif (réactif.)

Quelles sont les personnes les plus capables de donner un bain ? — Ce sont les épiciers, parce qu'ils savent faire le cornet (Corps net.)

La scène a lieu dans une brasserie, entre deux buveurs : — Ah ! vingt-deux ! dit l'un d'eux ces choses là n'arrivent qu'à moi ; j'ai oublié Dagobert. — Dagobert ? — Oui, ma pipe. — Pourquoi que tu l'appelles Dagobert ? — Parce qu'elle est mal culottée, donc.

Un chef d'institution vient de céder son établissement après fortune faite. — Cher maître, lui dit l'acquéreur, dites moi comment vous vous y êtes pris pour réussir ? — C'est simple comme bonjour, nourrir les jeunes élèves, surtout avec le pain de la soience.

En gare : Le train qui va partir est au bout du quai, au delà de la véranda, et il pleut à torrents. Un voyageur à un employé, du ton le plus poli : "Le train conduisant aux wagons, s'il vous plaît ?"

Une légende de Cham dans le Charivari : Un ivrogne regardant Galilée, occupé à faire des calculs, et à tracer des figures géométriques sur un tableau noir ; — Est il bête, ce Galilée ! Tout ces calculs pour voir que la terre tourne... trois bouteilles de vin m'ont suffi à moi !

On sait que Voltaire fut, comme homme d'esprit, le plus grand antagoniste de Piron.

Les deux écrivains, tout en étant fort liés, ne se ménageaient point réciproquement. Un jour Piron alla voir Voltaire ; il ne le trouva point. Pour le narquois, il écrivit sur la porte : vieux coquin.

Deux jours après il rencontra l'auteur de la Henriade. — J'ai été chez vous, lui dit-il d'un air narquois, et je ne vous ai point rencontré.

— Je sais, répliqua Voltaire, vous avez même laissé votre nom sur la porte.

C'était à St. Denis, — les anglais étaient attendus pour le lendemain. Jean-Baptiste, montait la garde, la tuque bleue sur l'oreille, la ceinture fêchée au tour du corps, un vieux mousquet sur l'épaule.

Minuit venait de sonner, et Jean-Baptiste entend un clapotement dans la boue.

Il faisait noir, très noir. — Qui va là ! s'écrie Jean-Baptiste. — C'est mon chien, ne craignez rien, mon chien n'a pas de fusil. Vous pouvez avancer, huria Jean-Baptiste, mon fusil n'a pas de chien.

L'empereur du Brésil, qui est un homme des plus simples, a été très bien accueilli à Paris.

Un journal raconte qu'un membre de l'Institut avec lequel dom Pedro est très lié lui présente un jeune musicien qui ne manque pas de talent, mais qui manque absolument de tenue. Ses grands cheveux n'ont que des rapports lointains avec le démolir et son linge n'a que des rapports espacés avec la blanchisseuse.

Après le départ de cet artiste négligé dans sa toilette, le membre de l'Institut demanda pour lui à dom Pedro une décoration qui devait lui faire le plus grand plaisir.

L'empereur se tira la barbe d'un air narquois en murmurant :

— Je ne sais trop, quel ordre lui donner. Ah ! si j'étais roi d'Angleterre, je n'hésiterais pas un instant.

— Et pourquoi cela ? sire ! — Parbleu ! je lui donnerais l'ordre du Bain !

JE GUERIS LES CONVULSIONS ! Lors que je dis que je guéris, je n'entends pas dire simplement que je les fais disparaître pour un temps et qu'ils reparaisent après. J'ai fait de ces maladies, attaques Epileptiques ou haut mal, une étude de tout ma vie. Je garantis que mon remède guérit les plus mauvais cas. Parce que d'autres n'ont pu réussir, ce n'est par une raison pour que vous ne soyez pas guéri. mande à un Domagèze de suite un traité et une bouteille gratuite de mon remède infatigable. Donnez-mi dresse pour l'express et le bureau de poste. L'essai ne vous coûte rien et je vais vous guérir. A-treiser au Dr M. H. G. Root, Succursale, ne Young, Toronto.

L'ECREVISSE
CONTE ESTRONIEN

Aux environs de Revel, il y avait une fois un bûcheron qui habitait une méchante cabane située sur la lisière d'un bois, près d'un chemin abandonné. Loppi (c'était le nom de notre héros) était pauvre comme Job, et patient comme lui.

Un jour de grands misères, l'aimable Masicas grondant plus que de coutume, le bonhomme jeta sur son épaule un sac vide, sa seule richesse, et s'en fut en soupirant. C'est avec cette besace qu'il s'en allait chaque matin chercher du travail ou, pour mieux dire, mondiaire quelque aumône, trop heureuse quand il pouvait rapporter à la maison un morceau de pain noir, une tête de chon, ou quelques pommes de terre données par charité.

Il passait le long d'un étang éclairé par les premiers feux du jour, lorsque, dans l'herbe humide de rosée, il aperçut une forme noireâtre et immobile, quelque chose comme un animal inconnu. Il s'en approcha sans faire de bruit. C'était une écrevisse énorme, telle qu'il n'en avait jamais vue.

—Mon mari, mon cher mari, mon amour de mari, vois-tu combien ta petite femme avait raison de te faire partir de grand matin pour chercher fortune? Une autre fois, tu l'écouteras. —La belle pêche! — Va dans le jardin, tu y trouveras un reste d'oignons et d'ail. Cours au bois, il y a de beaux champignons. Je vais te faire une soupe au poisson telle que roi ni empereur n'en a jamais goûtée.

—Holla! mon frère, disait-elle, arrête-toi, et rends-moi la liberté. Je suis la doyenne des écrivisses; j'ai plus de cent ans. Quo ferais-tu de ma vieille carcasse? Un loup s'y uerait les dents. N'abuse pas du hasard qui m'a mise dans tes mains. Songe que je suis comme toi une créature du bon Dieu. Aie pitié de moi, si tu veux qu'un jour on ait pitié de toi.

—Ecrisse, ma mie, répondit le bûcheron, ta prêches à merveille; ne m'en veux point, cependant, si je n'écoute pas ta rhétorique. Pour moi, je te laisserais volontiers courir à ta guise, mais ma femme attend mon retour pour dîner aujourd'hui. Si je rentrerais les mains vides, si je lui contais que j'ai pris la plus belle des écrivisses et que je l'ai lâchée, elle ferait un tapage qu'on entendrait d'ici à Revel. Vive, comme je la connais, elle serait capable de me recevoir avec un manche à balai.

—Qu'as-tu besoin de te confesser à ta femme? demanda l'écrisse. Loppi se gratta l'oreille, puis le front, et, poussant un gros soupir: —Ma chère amie, dit-il si tu connais Masicas, tu le savais comme elle est féroce, tu ne parais pas de la sorte. De gré ou de force elle a une façon irrésistible de vous tirer les vers du nez. Pas moyen de lui résister. Elle vous retourne comme la peau d'un lièvre qu'on écorche, et vous oblige à dire tout ce qu'on ne sait pas. C'est une maîtresse femme.

—Cher ami, reprit l'écrisse, je vois que tu appartiens au régiment des bons maris. Je t'en félicite; mais, comme ce compliment tout sec ne ferait pas ton affaire, je t'offre de racheter ma liberté à un prix qui ne déplairait point à Madame. Ne me juge pas sur l'apparence. Je suis fée, et j'ai quelque puissance. Si tu m'é-

contes, tu t'en trouveras bien; si tu fais la sourde oreille, tu ne seras pas long à t'en repentir. —Bon Dieu! dit le bûcheron, je ne veux pas faire de peine à personne. Arrange-toi pour que Masicas ne soit pas mécontente; je suis tout prêt à te rendre la liberté!

—Quel est le poisson que préfère ta femme? —Je n'en sais rien. Nous autres pauvres gens, nous n'avons pas le temps d'être délicats. Que je ne reçoive pas chez nous les mains vides, c'est tout ce qu'il faut. Personne ne dira rien.

—Mets-moi à terre, reprit l'écrisse, et plonge ton sac ouvert dans ce coin de l'étang. Bien; — et maintenant: Poissons, dans le sac! Qui a jamais vu un prodige pareil? A l'instant le sac fut plein, que peu s'en fallut pour qu'il n'échappât des mains de son maître.

—Tu vois que tu n'as pas obligé une ingrate, dit l'écrisse au bûcheron ébahi. Tu peux revenir ici chaque matin et remplir ta besace en répétant ces mots: Poissons, dans le sac! Je ne m'en tiens pas là. Tu as été bon avec moi, je serai bonne avec toi. Si quelques jour tu formes un autre vœu, reviens ici et appelle-moi par ces mots:

Ecrisse, mon amie. A mon secours, je t'en supplie!

Je répondrai à ta voix et je verrai ce que je puis faire. Un dernier mot, un conseil d'ami: Veux-tu être heureux dans ton ménage? Sois discret. Ne dis rien à ta femme de ce qui s'est passé aujourd'hui.

—J'y tâcherai, madame la fée, répondit le bûcheron. Et prenant l'écrisse à la taille il la remit doucement dans l'eau, où elle plongea et disparut. Quant à lui, heureux et fier, il reprit le chemin de sa cabane d'un pas léger, d'un cœur plus léger encore.

A peine entré au logis le bûcheron ouvrit son sac. Et voilà qu'il s'en échappa un brochet long d'une aune, une grosse carpe dorée qui sautait en l'air et retombait en bavant, deux belles tanches, et une foule de poissons blancs. On eût dit du plus bel étalage au marché de Revel. A la vue de toute cette richesse, Masicas poussa un cri de joie, et se jeta au cou de Loppi.

—Mon mari, mon cher mari, mon amour de mari, vois-tu combien ta petite femme avait raison de te faire partir de grand matin pour chercher fortune? Une autre fois, tu l'écouteras. —La belle pêche! — Va dans le jardin, tu y trouveras un reste d'oignons et d'ail. Cours au bois, il y a de beaux champignons. Je vais te faire une soupe au poisson telle que roi ni empereur n'en a jamais goûtée. Puis nous ferons griller la carpe; ce sera un festin de bourgeois.

Le repas fut joyeux. Masicas n'avait plus d'autre volonté que celle de son mari. Loppi se croyait revenu à la lune de miel. Mais, hélas! dès le lendemain, lundi, le poisson qu'il apporta fut rogné avec plus de froideur. Le quatrième jour, Madame faisait la moue, le dimanche elle éclata.

—As-tu juré de m'enfermer dans un couvent? Suis-je une nonne pour que tu me condamnes à un carme éternel? Y a-t-il rien de plus fada que ce poisson? Rien qu'à le voir, le cœur me lève.

—Qu'est-ce qu'il te faut donc? s'écria le brave Loppi, qui n'avait pas encore oublié sa misère. —Rien de plus que ce que mange toute honnête famille de paysans. Un bon bouillon, un morceau de porc rôti. Il ne m'en faut pas davantage pour être heureuse. Je me contente de si peu.

—Il est certain, pensa le brave bûcheron que le poisson d'étang est un peu fade, et qu'il y a rien de tel qu'une bonne tranchée de porc pour remettre un estomac affaibli. Mais la fée sera-t-elle en état de m'accorder une si grande faveur?

Le lendemain, au point du jour, il courut à l'étang et appela sa bienfaitrice.

Ecrisse, mon amie, A mon secours, je t'en supplie!

Et voici une grande pince noire qui sort de l'eau, puis une tête en bonnet d'évêque, avec deux gros yeux.

—Que veux-tu, mon frère? demanda une voix connue.

—Pour moi rien, dit le bûcheron. Qu'ai-je à désirer? Mais ma femme n'a pas la poitrine forte; elle commence à se lasser du poisson; elle voudrait autre chose, par exemple un bouillon, un rôti de porc.

—Ne faut-il que cela pour faire le bonheur de ta chère moitié? demanda l'écrisse; sois heureux, mon frère. A l'heure du dîner, frappe trois fois la table avec ton petit doigt en répétant à chaque coup: Bouillon et rôti, paraissent; tu seras servi. Mais prend garde. Peut-être les desirs de ta femme ne seront-ils pas toujours aussi modestes; ne te fais par leur esclave, tu t'en repentiras quand il serait trop tard.

—J'y tâcherai, dit Loppi en soupirant.

A l'heure dite, le dîner parut sur la table. Masicas fut au comble de la joie. La douceur d'un agneau, la tendresse d'une colombe ne sont rien à côté de la grâce qu'elle mettait à servir son époux. Ces jours filés d'or et de soie durèrent toute une semaine; mais bientôt le temps s'assombri, et enfin l'orage tomba en plein sur l'innocent.

—Quand donc finira ce supplice? Veut-on me faire mourir de dégoût en me servant sans cesse ce bouillon salé et ce porc plein de gaisse? Je ne suis pas femme à supporter plus longtemps un pareil mépris. —Que veux-tu donc, cher amour? demanda tendrement Loppi.

Un dîner bourgeois, une oie farcie et des gâteaux.

—Que répondre? Loppi aurait bien fait quelques observations, mais il ne se sentait pas de taille à risquer la paix de son ménage. Un regard de sa femme l'eût fait rentrer sous terre. On est si faible quand on aime!

Le pauvre homme ne ferma pas l'œil de la nuit. Dès le grand matin, il prit le chemin de l'étang et se promena longtemps sur la berge, le cœur rongé de soucis. Si la fée trouvait la demande indiscrète, que ferait-il? Enfin, il prit son courage à deux mains et se mit à crier:

Ecrisse, mon amie, A mon secours, je t'en supplie!

—Que veux-tu, mon frère? dit aussitôt une voix qui le fit tressaillir. —Pour moi, rien, répondit-il. Qu'ai-je à désirer? Mais l'estomac de ma femme commence à se fatiguer du bouillon et du rôti de porc. Elle voudrait quelque chose de plus léger, par exemple une oie farcie et des gâteaux.

—N'est-ce que cela? répondit la bonne fée; nous essayerons de la satisfaire pour cette fois encore. Rentre chez toi, mon frère et ne viens plus me voir chaque fois que ta femme voudra changer la carte de son dîner; qu'elle commande ce qu'elle veut; la table est une servante fidèle, elle lui obéira.

Chose dite, chose faite. En rentrant au logis le bûcheron trouva un repas tout préparé: assiettes et timbales d'étain, cuillères en fer battu, fourchettes d'acier à trois dents; la fée avait fait grandement les choses. Je ne parle ni de l'oie farcie aux pommes, avec sauce aux châtreaux, ni d'un beau poudding au rhum et aux pruneaux; rien ne manquait sur la table, non pas même un flacon de guin pour égayer la fête. Cette fois, Loppi pouvait se croire au bout de ses peines.

Hélas! en ménage, c'est quelquefois un malheur pour un mari d'inspirer à sa femme une trop haute idée de son seigneur et maître. Masicas avait assez d'esprit pour comprendre qu'il y avait quelque peu de magie dans cette abondance merveilleuse. Naturellement elle voulut savoir quel bon génie les protégeait. Loppi essaya de se taire; mais le moyen de résister à une femme si confiante, si tendre, si aimable! Loppi céda aux prières de sa moitié. Que le premier mari qui n'en ferait pas autant ose lui jeter la pierre et je le tiens pour plus téméraire qu'Alexandre et plus brave que César.

Masicas avait juré de ne révéler à personne cette précieuse confidence; elle tint son serment (il n'y avait pas de voisins à deux lieues à la ronde); mais, si elle garda ce secret, elle eut soin de ne pas l'oublier.

L'occasion s'offre vite à qui la cherche. Un soir que Masicas avait charmé son mari par sa bonne humeur et son abandon:

(A continuer.)

GRAPILLAGES

Entre boulevardiers: —Mon cher, vous avez une mauvaise toux et une mine déplorable... Vous feriez bien de voir mon médecin. C'est lui qui m'a sauvé l'été dernier. —De quelle maladie? —Vous savez bien... lorsque j'ai failli me noyer à Saint-Cloud... C'est lui qui m'a sauvé... à la nage.

Ce qui distingue l'homme du singe, c'est l'ingratitude.—ALBAIS SECONDE.

— Répondez, monsieur, disait un juge à un vieux Quakor; savez-vous pourquoi nous siégeons ici? — Certes, si je le sais, répondit l'accusé; trois d'entre vous siégent pour une piastre par jour, et le gros qui est au milieu pour quatre mille par an!

Le prince de Clermont-Tonnerre, traversant sa terre de Pontchartrain en voiture, rencontra sur un pont étroit M. de Pontchartrain. Le postillon de celui-ci ayant nommé son maître afin que l'autre s'arrêtât, le cocher de M. le Prince répondit brusquement: — Je me moque de ton pont, de ton char et de ton train; je mène le Tonnerre, il faut que je passe.

Un prétendu amateur, qui avait commandé un Saint Jérôme dans la grotte, vint chez l'artiste examiner son tableau.

—Parfait! s'écria-t-il; seulement le Saint Jérôme n'est pas assez dans la grotte. L'artiste promet d'avancer son rocher, et ce travail est déjà exécuté quand le client se représente le lendemain.

—C'est mieux; mais il n'est pas encore assez dans la grotte. Tenez, je reviendrai demain avec un ami qui aime les arts.

Le lendemain, le financier arriva avec l'ami des arts; mais pendant la nuit, l'artiste avait effacé le Saint Jérôme et la toile ne représente plus qu'un rocher avec l'entrée de la grotte.

Les deux visiteurs restent en contemplation sans souffler mot, puis ils s'en vont. Dans l'escalier, l'ami dit à l'amateur:

—Vous m'avez parlé d'un Saint Jérôme, et je ne l'ai pas vu... —Oh! soyez tranquille, il est dans la grotte, je vous en réponds, je l'ai vu hier.

—La scène se passe au cabaret de... Gros Jean écrit à M. le maire une lettre d'avis pour le prévenir de l'envoi d'une courriche de lapins.

— Monsieur le maire, — J'ons l'honneur de vous expédier trois la... Ici Gros-Jean, chancelant sur l'article de l'orthographe s'interrompt: — Eh! là-bas, Jérôme, crie-t-il au savant du village, qui péroré en buvant chopine à l'autre bout du cabaret, Jérôme, combien de p dans lapins?

— Ça dépend: combien de lapins? —Trois. —Alors, c'est trois p. Et Gros-Jean parachève ainsi sa messive:

— J'ons l'honneur de vous envoyer trois lappins.

Voici comment un juge Américain connu dans tout l'Ouest par sa politesse exquise, qui contraste tant avec le sang-froid des Yankees, a récemment annoncé à un meurtrier, sa condamnation à mort. Accusé, monsieur D... levez-vous, je vous prie; c'est là une formalité prescrite par la loi, sans cela je me ferais un scrupule de vous déranger. Vous êtes inculpé d'un crime qualifié d'assassinat, je vois à mon grand regret, que le jury vous a déclaré coupable. J'ai malheureusement tout en réservant mes sentiments personnels, à vous annoncer que vous devez être pendu par le cou, jusqu'à ce que vous soyez mort, mort, mort! Maintenant, je vous prie, rasseyez-vous; permettez-moi encore une question: à quelle heure vous serait-il le plus convenable d'être pendu?

Un gavroche prodigue oumet à l'autour de ses jours la lise de son dettes sur laquelle figure sept chemisiers (maroquants du chemisier). —Pent on user autant de chemises s'écrie le père étonné. —Ce ne sont pas les chemises que j'ai usé papa, répond bardichant le fils, se sont des chemisiers!

Un homme ayant été cité comme témoin dans une affaire de cour d'assises, fut appelé à son tour pour déposer. —Mon ami, lui dit le président, comment la querelle s'est-elle engagée? —Voici, dit le témoin, les expressions dont s'est servi le prévenu, mon juge: "Vous êtes un imbécile."

Le président s'apercevant que le public riait, dit au témoin: — Adressez-vous aux jurés.

Un domestique, fraîchement débarqué de l'Auvergne, entra au service d'un vieux fat qui s'est procuré chez les débitants de Postiches toutes les apparences d'un homme bien conservé. L'heure du coucher sona pour le maître.

Le domestique assista à un dénou-tage complet. Son nouveau patron se démolit pièce à pièce.

Pou habitué à cette nature artificielle, le valet croit que cette opération va se continuer jusqu'au bout. —Ah! monsieur, s'écria-t-il, laissez-on un peu pour mettre dans le lit.

La legigne du jeune Arthur: —Maman, pourquoi que tu me fais écrire aouette avec un seul z, puisqu'elle en a deux comme les autres oiseaux?

LA CONSOMPTION GUERIE

Un vieux médecin, ne pratiquant plus, a reçu d'un missionnaire des Indes-Orientales la formule d'un remède végétal très simple pour la guérison rapide et permanente de la Consomption, de la Bronchite du Catarrhe de l'Asthme, et de toutes les affections de la gorge ou des poumons. Aussi guérison positive et radicale de la débilité nerveuse et de toute autre maladie nerveuse. Le docteur après en avoir expérimenté l'efficacité dans des milliers de cas a senti qu'il était de son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par ce motif et le désir de soulager les souffrances humaines, j'enverrai gratis, à tous ceux qui le désiront, la formule, en Allemand, Français ou Anglais, avec toutes les renseignements pour le faire et l'employer. Envoyer par la poste; un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal. W A. NOYES, 149, Power's Block. New York, N. Y.

J. Loasson
DESSINATEUR
-ET-
GRAVEUR SUR BOIS
(Edifice de LA PATRIE)
35, rue ST-GABRIEL 35
MONTREAL.

5 ans Médecine
Pour savoir le moyen de guérir sans frais la débilité nerveuse, l'impuissance, et tous les désordres résultant d'imprudences ou d'infirmités chez l'homme, adressez-vous à la Magneto Electro Appliance Co., 1267 Broadway, N. Y.

AVIS AUX MÈRES

Si votre sommeil est troublé la nuit par les pleurs et les cris d'un enfant qui souffre de sa dentition, hâtez-vous de vous procurer une bouteille de Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants. Son efficacité est sans égal et votre petit monde sera soulagé immédiatement. Avec confiance, 6 mètres, ce remède est instillé. Il guérit la diarrhée et la dysenterie, régularise l'estomac et les intestins, fait disparaître les coliques, adoucit les humeurs, réduit les inflammations, et donne une énergie nouvelle à tout le système en général. Le Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants est agréable au goût et est préparé d'après la prescription d'une des plus célèbres sages-femmes médicales parmi les femmes des Etats-Unis. Il est en vente chez tous les pharmaciens, dans le monde entier. Prix 25 c. à la bouteille.

CONSOMPTION — J'ai un remède positif pour la maladie indigée et débilitante; par son usage, des milliers de cas de la pire espèce et très anciens peuvent être guéris. Vraiment, ma foi est si grande dans son efficacité, que j'enverrai deux bouteilles gratuitement avec un traité de valeur sur la maladie à toute personne souffrant de cette maladie. Donnez l'adresse du bureau de poste et pour l'express. Dr T. A. SLOCUM, succursale: 52 rue Yonge, Toronto.